

Pour André Gide,  
cordialement  
Né

Noir & Blanc  
16: IX: 39

# LETTRES DE TOUS

LA CRITIQUE EN LIBERTÉ

## Le dialogue Gide-Valéry

Tous les historiens de notre littérature s'accordent pour reconnaître qu'ils ne sauraient, à aucune époque, la résumer en citant le nom d'un génie unique : point de Dante, de Shakespeare, ni de Goethe français. En tous les siècles, l'originalité de la pensée française provoque cet état de dialogue qui nous contraint d'associer Descartes et Pascal, Voltaire et Rousseau, Hugo et Baudelaire. Notre temps obéit, lui aussi, à cette exigence du tempérament national : à preuve, le dialogue Giraudoux-Romains qu'il serait, d'ailleurs, prématuré de croire déjà cristallisé. Dans la génération qui précède, au contraire, les positions sont maintenant prises. Depuis une quinzaine d'années, les amis de la poésie disent : Claudel et Valéry, comme autrefois Rimbaud et Mallarmé. Mais si nous passons dans un autre domaine, celui du psychologue et du moraliste, nous constaterons aussitôt

qu'il interrompe ici la relation objective pour nous confier à nouveau son espoir. Une dizaine de jours plus tard, cependant, le contraste se sera mieux dessiné dans son esprit, puisqu'il nous livrera ce dernier écho de leur entrevue : « Si le communisme devait réussir, me disait V., cela m'enlèverait le goût de vivre. Et moi, c'est, au contraire, s'il échoue. » Voilà, nettement définie, l'antithèse qui oppose, avec ces deux hommes, deux tendances profondes de l'esprit français.



Est-ce pour nous ménager une surprise que l'essayiste des *Pièces sur l'Art* a placé la table des matières en tête du volume ? Aucun texte, en effet, ne figure dans cette liste qui soit consacré à l'architecture : le lecteur, néanmoins, s'apercevra bientôt que beaucoup de ces pages nous ramènent à l'art d'Eupalinos. Au reste, dans l'autobiographie de son esprit qu'est la causerie sur *Amphion*, Valéry confesse qu'il fut toujours épris d'architecture et que, dès sa jeunesse, « l'idée même de la construction » s'est fixée en lui « comme le type de l'action la plus belle et la plus complète que l'homme se pût proposer ». Nul individu ne lui paraît plus honorable que l'inventeur de « formes » ; nul progrès collectif plus important que « la découverte de procédés de conservation », assurant le loisir qui permet le développement des sciences et des arts.

Il rencontre son adversaire le plus naturel en la personne d'un moraliste qui proclame : « Nous sommes à un âge où tout doit être remis en question. » Brisant les liens sentimentaux qui l'unissaient au passé, André Gide regrette que notre littérature ait été dominée par Descartes et non par Bacon ; aux chrétiens qui vantent la beauté des scrupules, il réplique en exaltant son bonheur d'être libre ; à la vision pessimiste des analystes classiques, il riposte par une profession de foi optimiste. En lisant les *Pages de Journal*, on songe maintes fois à Rousseau : son nom n'apparaît qu'au dernier feuillet, mais c'est pour recevoir un vibrant hommage. Dès qu'il l'a délivré de son « vague théisme », Gide accepte joyeusement Rousseau parmi les novateurs dont il se réclame. Avec la même allégresse, il reçoit comme un éloge le reproche d'avoir mis en cause « la notion même de l'homme sur laquelle nous vivons. »

Et sans doute triompherait-il si cette notion de l'homme se réduisait au traditionalisme qu'il combat chez Barrès et Massis. Mais Valéry, comme Descartes, travaille pour l'avenir : « Je prétends, écrit l'auteur des *Pièces sur l'Art*, que l'artiste finisse par le naturel ; mais le naturel d'un nouvel homme. » Un des chapitres de la *Suite* montre comment la rigueur de l'esprit décèle dans toute morale un ferment impur ; la sensuelle « vie extérieure » égale en intensité et en profondeur cet « univers intime » que célèbrent exclusivement les moralistes ; dans la mesure où l'homme est un artiste, une intime correspondance s'établit entre sa pensée et sa matière. « Par le moyen de l'homme, lisons-nous dans *Suite*, l'impossible presse sur le réel. » Car cet homme ne serait qu'une « succession d'événements locaux » s'il était incapable de construire, d'édifier des temples qui chantent dans le ciel. L'exemple de l'architecture navale « qui fonde sur le mobile un édifice mouvant et moteur » serait probablement la suprême réponse de Valéry dans cet entretien où s'affrontent deux conceptions de l'humanisme. Aussi, par son ampleur et par la probité des deux interprètes, ce dialogue de 1934 forme-t-il un des chapitres les plus significatifs et les plus émouvants du Dialogue Français.

RENE LALOU.

(1) Tous ces ouvrages ont paru aux Éditions de la N. R. F.



ANDRÉ GIDE  
D'après E. MULLER

qu'un des deux interlocuteurs a changé : en face de Paul Valéry, c'est André Gide qui se dresse.

Outre *Sémiramis* et *Perséphone*, dont je vous parlais naguère, outre le tome III des *Œuvres* de Valéry et le tome V des *Œuvres complètes* de Gide, le premier vient de nous donner *Pièces sur l'Art* et *Suite* en même temps que l'autre publiait ses *Pages de Journal* des années 1929-1932 (1). Jamais moment ne fut plus favorable pour étudier ce dialogue entre deux hommes d'une même génération, unis par l'amitié dès leur jeunesse et qui, pourtant, depuis leurs débuts, n'ont pas cessé de fournir des réponses opposées à cette unique question : « Que peut un homme ? » Interrogation que déjà se répétaient Edmond Teste et l'auteur du *Traité du Narcisse*, dédié à Paul Valéry. Et le problème n'a point changé lorsqu'en février 1932, ils ont une longue conversation sur les dangers qui menacent la civilisation occidentale : que peut un homme pour les hommes ?

Rapportant cet entretien dans son *Journal*, Gide observe qu'il a trouvé son ami « fort angoissé par la situation générale et convaincu que le misérable travail des politiciens nous mène à l'abîme, et toute l'Europe avec nous. Il me lit une déclaration d'Einstein, nettement individualiste, à laquelle il se rattache plus volontiers qu'aux Soviets ». N'oublions pas que, dans le même *Journal*, André Gide avait écrit, quelques mois plus tôt : « Je voudrais crier très haut ma sympathie pour l'U.R.S.S. ; et que mon cri soit entendu ; ait de l'importance. » On ne saurait donc s'étonner